

LETTRE PREMIERE

Je ne sais si vous vous souvenez que nous n'avons lié ensemble qu'un commerce d'amitié ; je vous ai promis la mienne de bonne foi, et je serais fâchée qu'en me demandant ce que je ne puis vous donner, vous m'obligeassiez à vous refuser ce qui dépend de moi. Quoique jeune, vous devez croire que je suis instruite, et qu'un mari doit m'avoir appris ce que ce peut être qu'un amant. Mes réflexions, l'exemple, les conseils de quelques personnes éclairées m'ont donné ce que les autres n'acquièreient que par l'expérience ; et tout cela, sans avoir le chagrin des épreuves. Je sais donc, à vue de pays, comment sont faits les amants, et je meurs de peur que vous n'en soyez un. Vous m'avez écrit presque sans besoin, et je crois découvrir dans les termes dont votre amitié se sert, quelque chose qui semble appartenir à l'amour. Peut-être me trompé-je mais on m'a rendu votre lettre avec mystère ; on craignait qu'elle ne tombât entre les mains de mon mari ; elle était écrite avec désordre, et rien n'y était bien exprimé que ce que je n'aurais pas voulu entendre. Toutes ces choses supposent de l'amour, ou de l'envie d'en montrer. Pourquoi vous seriez-vous caché de mon mari ? Il vous connaît depuis longtemps ; il ne lui paraîtrait pas extraordinaire que vous eussiez eu occasion de m'écrire ; c'est une action innocente, et vos seules démarches peuvent la rendre criminelle. Mais que m'importe après tout, que vous m'aimiez, si je suis sûre de ne vous aimer jamais ? Je suis cependant fâchée, sachant l'envie que vous avez de vous consoler de l'infidélité de Madame de H***, de ne pouvoir vous aider ; et je suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de me choisir pour la remplacer dans votre cœur. Mais pensez-vous que je fisse mon bonheur de vous être toujours fidèle ? Je suis trop défiante pour le faire, et je craindrais avec raison que, trahi par une femme, vous ne fussiez occupé avec une autre que du désir de prendre votre revanche. Cela veut dire que je ne songerais qu'à vous prévenir, et j'entrevois que nous formerions un commerce où la confiance ne serait pas trop bien établie. Je ne trouve pas d'ailleurs que la constance soit un plaisir si vif qu'il puisse tenir lieu de tous ceux qu'il empêche de prendre. Vous êtes gênants, vous autres hommes ! vous voulez qu'on ne soit jamais rempli que de vous ; un moment de distraction sur un autre objet vous paraît un crime : et en effet, vous êtes si tendres, si fidèles, qu'il n'est pas étonnant que vous exigiez toutes les attentions d'une femme. Je ne me sens pas capable d'une si grande réflexion ; je n'aurais pas pour votre mérite tous les égards qu'il faudrait : vous me trouveriez dissipée, folle, badine ; vous ne m'aimeriez pas longtemps, et je serais peut-être assez sotte pour en être fâchée. Peut-être aussi l'amour m'ôterait ma gaieté : car pour sa dignité, il faut qu'il soit triste ; du moins vous le commencez d'une façon lamentable, et je serais obligée de prendre votre ton. On peut se dispenser d'aimer un mari mais un amant, cela devient grave. Il faut se conformer à ses caprices, être fâchée quand il l'est, ne rire que quand il le veut, n'oser regarder personne ; et je vous avertis que je suis grande lorgneuse, que j'ai des fantaisies, que je hais la contrainte, et que mon mari me laisse fort libre. C'est un fâcheux article que celui-là pour un amant ; il n'a point à espérer ce désir de tromperie et de curiosité que la gêne inspire. Voilà, comme vous voyez, de fortes raisons contre les vôtres ; mais il ne m'en fallait pas tant, deux mots font la valeur de tout ce que je vous écris ; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils ne me coûteront rien à dire : *je ne veux point aimer*. C'était même l'unique réponse qu'il dût y avoir à votre lettre, mais je n'avais rien à faire quand je l'ai reçue, et je me suis amusée à vous écrire. Adieu, Monsieur, je ne vais point aujourd'hui à l'Opéra, je reste chez moi, je suis malade, et je ne vois personne ; je me sens même tant de goût pour la solitude, que je ne sais pas encore quand l'envie de reparaître me prendra. J'avoue que pour un cœur aussi bien

enflammé que le vôtre, l'absence doit être un supplice bien rigoureux ; mais si je ne débutais pas avec vous par quelque cruauté, le commencement de notre commerce aurait quelque chose de trop languissant. A propos, vous me priez de vous dire si vous devez espérer : je me suis consultée, je crois que non.

LET'TRE II

Oui, Monsieur le Comte, mon mari est un scélérat, un perfide, un infidèle : tout cela est vrai ; j'entre, on ne peut pas mieux, dans vos raisons ; je devrais me venger, mais je ne suis pas sujette à la rancune : je n'ai, je vous jure, aucun besoin de consolation. Je pardonne généreusement à mon ingrat son libertinage ; et si je suis fâchée de quelque chose, c'est que vous y preniez tant d'intérêt. Vous êtes trop touché des peines d'autrui, et je vous plains si vous êtes aussi sensible aux afflictions de vos autres amis, que vous paraissez l'être aux miennes. Je dis aux miennes, pour vous faire plaisir, car vous voulez absolument que je sois affligée. Vous concluez de là que pour dissiper ma douleur, je ne puis mieux faire que de rendre à mon mari les tourments qu'il me cause : je le connais, il est philosophe, rien ne l'inquiète, et j'aurais le malheur, après m'être mise en frais pour le punir, de le voir insensible à la correction. Il est des naturels pervers qu'on ne redresse pas ; le sien est de ce nombre, laissons-le donc s'égarer, le temps et la raison le ramèneront vers moi plus tôt que nous ne pensons. Il y a dans la vie des moments d'inaction qu'il faut, malgré soi, donner à sa femme. Le pauvre homme ! je le plaindrais bien s'il fallait qu'occupé sans cesse à me plaire, il n'eût pour toute ressource que le triste badinage de l'amour conjugal ; je ne suis pas assez injuste pour l'exiger. Vous attribuerez peut-être à quelque inclination secrète, l'indifférence où je parais être pour mon mari : vous vous trompez, il m'a dégoûtée d'aimer les hommes. Je ne les hais cependant pas : leur ridicule m'amuse ; sans celui que vous vous donnez de vouloir m'aimer malgré moi, vous ne me paraîtriez pas si divertissant : n'allez pas, au moins, me gronder de ce que je vous dis, il est glorieux d'amuser ce qu'on aime. Au reste, je suis fâchée qu'avec le mérite que vous avez, vous perdiez auprès d'une ingrante telle que moi, un temps, que beaucoup d'aimables femmes que je connais, rempliraient, sans doute, plus agréablement. Vous en trouverez mille qui ne savent que faire, et qui seront charmées de votre personne : car, quoique je ne vous aime point, je ne laisse pas de vous trouver du mérite ; et si j'étais moins occupée, il ne me déplairait pas de vous entendre soupirer auprès de moi mais j'ai un faible fort singulier ; mon mari m'amuse : quand il n'a pas le temps ou le moyen de me faire des infidélités, il me raconte celles qu'il m'a faites, et me désigne celles qu'il pourra me faire ; cela me divertit plus que tous les discours doucereux que vous composez, vous autres amants. Mais pour venir au but principal de votre lettre, vous me croyez fâchée contre vous, je ne sais pas sur quoi vous l'imaginez ; je n'ai aucune raison de vous vouloir du mal : vous êtes galant homme, poli, prévenant, séduisant même, si l'on n'y prenait garde. Vous me contez fleurettes, cela ne laisse pas de me divertir, attendu que le peu d'habitude où je suis d'en entendre, empêche qu'elles ne m'endorment. Sans vous encore, je ne saurais pas affirmativement que je suis jolie, je ne l'avais vu que dans les yeux de ma belle-sœur, car elle est de mauvaise humeur quand elle me regarde ; mais ce n'en était pas assez pour m'assurer de mes charmes ; et je crois qu'en pareil cas, le suffrage d'un homme fait comme vous,

vaut bien la jalousie d'une femme. Vous voyez par l'aveu que je fais de toutes les obligations que je vous ai, combien j'ai envie d'être reconnaissante. Adieu, Monsieur, un autre que vous n'en voudrait pas d'autre preuve que la peine que je prends de vous écrire : mais vous êtes difficile à contenter. Je veux bien encore vous dire que je vais ce soir chez Madame de*** ; je vous ordonne de vous y trouver, vous devez être bien content de moi. Un rendez-vous!

LETTRE III

La jalousie que vous avez conçue de mon mari me paraît rare, et j'aime bien à avoir un amant si singulier. Hier, devant vous il m'embrasse, je lui dis des douceurs, je lui témoigne enfin l'amour le plus violent ; vous m'avez même entendu soupirez : je m'étonne que votre imagination ait tant travaillé sur ce soupir il me semble qu'il n'était point équivoque : cependant il a troublé votre repos. Vous m'accusez d'être la plus dangereuse coquette du monde ; vous dites encore que je pousse cela jusques à aimer mon mari : je voudrais bien savoir d'où naissent ces beaux discours, et quel droit vous avez de les tenir. Ce n'est pas seulement contre le Marquis que votre colère éclate, je sais que R*** a perdu vos bonnes grâces, parce que, de son chef, il a fait des vers pour moi, et que peut-être, ils valent mieux que ceux que vous m'adressez. Mais mettez-vous à ma place : est-ce ma faute à moi, s'il m'appelle Célimène ? Vous me traitez d'ingrate ; je ne sais pas quelle preuve d'ingratitude je puis vous avoir donnée : est-ce parce que vous me dites que je suis belle, et que je ne réponds pas à cela comme vous le voudriez ? Le plaisir que vous prenez à me le dire, n'est-il pas pour vous une assez grande récompense ? Si j'aimais tous ceux qui me content ces sornettes, vous me trouveriez bientôt trop reconnaissante. Ne devriez-vous pas être content de la bonté avec laquelle j'écoute des choses que je ne voudrais jamais entendre d'un autre ? Comptez-vous donc pour rien la peine que je prends de vous écrire ? Pensez-vous qu'il soit bien à moi de le faire ? Quoique mon intention soit bonne, on en jugerait tout autrement dans le monde ; et en effet, que ne serait-on pas en droit d'en penser ? Vous me dites que vous m'aimez, vous me l'écrivez, et j'entretiens avec vous un commerce de lettres, qui, tout innocent qu'il est de mon côté, qu'il me paraît l'être, que je souhaite même qu'il soit, est peut-être un crime pour moi. Cette idée m'attriste ; croyez-moi : finissons ce badinage, il m'ennuie. Devenez mon ami, si cela se peut, mais en vous obstinez pas à vouloir être mon amant.

.....

Crébillon, *Lettres de la Marquise de M*** au comte de R****, 1732